

ils m'ont raconté leurs drames

ils m'ont emmené avec eux

ils m'ont avoué leurs méfaits

par Jean-Jacques Delacroix

voici leur dossier

Les bloussons Noirs

ils m'ont fait confiance



Aurais-je pu être ce passant roué de coups ? J'ai posé la question à La Souffrance. Il m'a répondu par une autre question :

- Je peux parler franchement ?
- On est là pour ça, ai-je dit.

Tête inclinée, La Souffrance se consulte quelques secondes, puis il se décide :

- Eh ben, tu vois, avec ta cravate et ta coupe à la douille, si j'te rencontre, j'te fais une grosse tête.

Il faut traduire : ma cravate est une cravate — ce soir-là elle était noire. Ma « coupe à la douille », c'est ma coupe de cheveux, j'y les porte courts. Ceux de La Souffrance sont longs et deux pattes lui mangent les tempes. La « grosse tête », appelée encore la « grosse boule », c'est un coup de tête entre les deux yeux : très meurtrier si on l'administre convenablement.

La Souffrance est un jeune homme, il n'a pas dix-huit ans et son visage est double : fermé la plupart du temps comme celui d'un adulte ancien combattant, grand mutilé muré dans ses rancunes ou soudain, s'il sourit, s'il s'étonne, miraculeusement noyé d'enfance, ouvert, libre. Tout alors, semble-t-il, est encore possible. Avant hier soir, La Souffrance et ses trois « potes » — les deux Popaul et le grand Le Squelette — se sont mis en chasse. Il pleuvait. Dans le café où se réunit la bande, rien ne se passait. Rien « n'arrivait » : même boîte à musique, mêmes joueurs de belote qui tapent la carte invariablement, de huit à onze, mécanique éventée de la machine à sous, sempiternelle maussaderie de M. Maurice, le patron. Dehors, la place est luisante et déserte, la square vide. C'est la vie quotidienne : La Souffrance, les deux Popaul et Le Squelette s'ennuyaient.

Ils ont bu chacun trois demis pressoir pour avoir — raconte La Souffrance — « une chaleur dans la tête » et ils sont partis vers la rue de Judas. Obscur prétexte un émissaire, quelques jours plus tôt, avait rapporté à La Souffrance que les gars de Judas le traitaient de « gonzesse ». L'injure vraie ou fausse, avait entraîné dans les crânes : les insulteurs paieraient.

CSABAY

d'une agression, les délégués du Tribunal pour Enfants qui ont pour mission de leur apprendre le bon usage de leur liberté — on les appelle délégués à la liberté surveillée — sont intervenus et on les a relâchés parce que le délit était mineur, qu'ils sont très jeunes, parce que tout vaut mieux que les prisons ou les centres de redressement.

Avant-hier, j'aurais pu être la victime de leur colère, de leur violence gratuite, dépourvue de sens. Mais cette violence même est un problème, elle nous pose à tous une question à laquelle il faut essayer de répondre. Etrange violence en effet, à la fois explosion de haine indifférenciée dirigée contre le passant, l'inconnu, contre l'Autre d'une façon générale, et divertissement : car il est vrai aussi qu'ils frappent et qu'ils cassent tout parce qu'ils s'ennuient à mourir.

A Londres, d'autres jeunes gens formés en bandes meutrières lynchent les noirs antillais ; à Bristol, ils se couchent sur les rails avant le passage d'un train et ils attendent : le plus lâche est celui qui s'enfuit le premier, le plus courageux se déhale d'un coup d'épaule juste sous les roues de la locomotive. C'est un nouveau jeu : un enfant de quatorze ans a été décapité la semaine dernière. Aux Etats-Unis, les adolescents casqués, en veste de cuir, de « L'Equipe Sauvage » terrorisent les petites villes du Middle West ; à Stockholm, ils se rassemblent à deux mille au centre de la ville : les vitrines — toutes les vitrines — des magasins de luxe y passent en quelques minutes. On les retrouve partout, en Allemagne, à Varsovie, à Moscou. A Paris, on les appelle les blousons noirs.

Si on généralise, dès le départ, on est perdu : le « mal de la jeunesse » est la boulette à l'encre de toutes les générations et la meilleure façon de ne rien comprendre à celle d'aujourd'hui est de la poser une et identique dans tous les pays. Les différences comptent au moins autant que les ressemblances : ceux des U.S.A. ont des ma-

Ceux de Judas, couchés tôt ce soir-là, partis peut-être eux aussi laver une offense aux Epinettes ou à Saint-Ouen, n'étaient pas au rendez-vous. Renonce-t-on à une querelle lorsqu'on la cherche, une bataille de blousons noirs avorte-t-elle faute de combattants ? Non : le blouson noir s'est inventé un ennemi irréductible, omniprésent, hydre aux milliers de visages, objet de sa haine permanente : le snob.

— Qu'est-ce qu'un snob ? ai-je demandé à La Souffrance.

Tous m'ont répondu à la fois, en mitrail-leuse, par une série d'équivalences :

— C'est pas un homme.

— C'est un prétentieux.

— Leur genre ne plaît pas.

— Normalement y devraient être comme nous et y sont pas comme nous.

— Y nous regardent d'un sale œil...

Etc., etc.

C'est un des deux Popaul — ils n'ont en commun que de s'appeler l'un et l'autre Paul — qui attaqua le premier. L'homme était pressé, il portait une serviette, il rentrait chez lui. Popaul le bouscula d'un coup d'épaule, l'autre fit un écart, bougonna.

— De quoi, rugit Le Squelette.

Le passant tomba : d'une « praline » de toute beauté, Le Squelette l'avait allongé.

J'interroge :

— Tu as tapé où ?

Une grosse main rouge se ferme en poing sur mon œil gauche. Il mime la scène, ce souvenir l'excite. Terrorisé, le « snob » s'enfuit en hurlant au secours.

Heurieux d'avoir fait peur, ils ont rôdé longtemps entre Villiers et Clichy. Trois « snobs » payèrent cette nuit-là : le dernier osa se défendre, on l'assomma et, dans un geste de défi, comme s'il voulait dans ce Paris nocturne faire la preuve de sa propre existence, La Souffrance brisa lui-même la glace d'une borne de Police-Secours. Une ronde les ramassa un peu plus tard.

Ils ont passé vingt-quatre heures, butés, sur le qui-vive, méditant à voix basse des parades, des revanches, sur un banc du commissariat. Leur dossier s'est alourdi

chines, des voitures, des grosses motos ; les nôtres à Paris rêvent d'un scooter les yeux éblouis.

La Suède est un doux pays, sans problème social, sans lutte de classes, dit-on : on y boit du lait, les régimes alimentaires sont établis par des diététiciens, on y habite des « grands ensembles » modernes : un beau jour, de jeunes Suédois décident que cette douceur sinistre est la pire des violences, ils saccagent leur capitale pour redécouvrir, à travers leur violence à eux, la saveur âpre de la liberté. Mais à Saint-Ouen, aux Epinettes, à Montreuil, à Ménilmontant, ils n'ont pas encore eu le temps de connaître le spleen des « Cités radieuses » : ils ont grandi dans des deux-pièces-cuisine surpeuplés, quelques-uns ont été « faits » par les taudis et à l'origine de leur agressivité égarée il y a d'abord la misère. Ne les confondons pas : les blousons noirs américains s'expliquent au premier chef par l'Amérique et les français par la France. A partir de là seulement, on peut, on doit réfléchir sur ce qu'ils ont en commun : l'ennui et la violence anarchiste. Nous essaierons plus tard d'en apercevoir les raisons.

Pour l'instant, j'ignore ce qu'est le « mal de la jeunesse », je n'ai en face de moi qu'une collection de maux très singuliers, très précis, bouleversants. Pour parler avec eux, tenter de les comprendre, j'avais invité à dîner La Souffrance et ses amis.

Ils sont venus à dix-sept, la bande presque au complet, une bande de blousons noirs, comme il y en a cent à Paris. Ils ont entre quinze et vingt ans et — c'est samedi soir — il y a trois filles avec eux, trois dames : Dany, 15 ans, qui est apprentie coiffeuse ; Sophie, 15 ans et demi, « dans la coupe » ; et Louisette, 16 ans, sans profession ni domicile fixe. Elle s'est sauvée de chez ses parents.

Tout à l'heure, lorsque je les ai rejoints sur la place, La Souffrance s'est avancé cérémonieusement et il m'a demandé :

— Le Canard peut venir ?



J'ai aperçu, au fond d'une vieille 15 CV Citroën, une boule sombre, elle s'est extirpée et depuis elle n'a pas prononcé un mot.

- A qui est cette voiture ?
- A nous, m'a répondu La Souffrance.
- Qui « nous » ?
- Moi, Zinzin, Le Squelette et Popaul.
- Vous l'avez achetée ensemble ?
- Oui, 75.000, il y a six mois.
- Elle marche ?

— Non, ça sert pour les filles ; deux bielles coulées au bout de quinze jours, c'est bon pour la ferraille.

Dany a une petite bouche étroite, très rouge, les joues grasses, une lourde tignasse brune électrisée de mèches blanches et de cheveux blancs solitaires.

- Pourquoi ces cheveux blancs ?
- C'est une brillantine spéciale, je la passe tous les matins.
- Tu trouves ça beau ?
- Oui, et La Pastille aussi, il n'a pas dit non, alors je continue.

Au contraire de Dany, qui est une placide, Sophie a un mince visage triangulaire, farouche, nerveux, mangé d'inquiétude et de grands yeux noirs. « Dans la coupe », elle gagne vingt-cinq mille francs par mois, elle donne tout à sa mère, marchande des quatre saisons, qui lui laisse pour ses frais personnels quinze cents francs chaque semaine.

- J'interroge Sophie :
- Qu'est-ce que tu souhaites le plus ?
- Elle répond sans hésiter, d'une voix de prière :

- Un peu d'argent.
- On sent qu'elle y pense à chaque seconde de sa vie, cela l'obsède.
- Pourquoi ?
- Pour m'habiller.

Elle a dit cela dans un souffle. Pour acheter, rue de Belleville, des chaussures à talons aiguille, elle économise sur ses quinze cents francs :

- C'est très long, dit-elle.
- Rue de Belleville, les talons aiguille valent quatre mille francs la paire.
- Maintenant, ils parlent tous à la fois : ils n'ont pas souvent l'occasion de raconter leur

vie et en général personne ne les écoute. Qu'on leur fasse vraiment confiance, leurs défenses tombent : ce sont des enfants. Deux mesures s'imposent : instituer un tour de parole et les empêcher de boire. Un verre de vin, deux verres de bière, c'est assez pour les jeter dans les défis et les serments d'ivrogne, pour qu'ils soient incapables d'articuler : ils sont très jeunes et chroniquement sous-alimentés.

Les voilà donc ces repris de justice ! A ma table, il y a Zinzin, 18 ans, le front bas, un cheveu sur la langue, spécialiste du crochetage des portières de voitures, cinq condamnations, quatre mois de prison ; un des deux Popaul, 17 ans et demi, anxieux, traqué, joues creuses, pommettes hautes, intelligent et beau : en liberté surveillée ; mon ami La Souffrance, toujours battu, toujours passé à tabac parce que sa haine de la police est au moins égale à sa haine des « snobs » ; Claude, dit « L'Eponge » parce qu'il a cru longtemps tout ce qu'on lui disait et qu'il serait mort plutôt que de trahir un copain. C'est un merveilleux garçon aux yeux bleu sombre, avec un clair visage, un poète, un rêveur : plusieurs fois condamné six mois de prison préventive dans la même geôle que Zinzin ; il y a encore Jean-François, dit « Le Volontaire », Le Squelette qui a coiffé ce soir un béret de para, Dédé, Loulou et Lulu. Lulu, c'est le plus jeune - il n'a pas 16 ans : voix grave et visage fin.

C'est une table de hasard, pourtant on dirait qu'un même ordre de malheur a présidé à chacune de ces vies. Toujours au hasard, je lis dans mes notes : « La Souffrance » : son père a quitté dix fois le domicile conjugal - il buvait - parti définitivement il y a deux ans. La mère fait des ménages, de huit heures du matin à six heures du soir. Trois sœurs et un petit frère. Vivent à six dans deux pièces. Pour installer les lits, on sort la table de la salle à manger sur le palier. « Zinzin » : deux frères, deux sœurs, deux pièces. Le père, gazé, mutilé de guerre, reste couché toute la journée. Se lève seulement pour sa be-

lote au café du coin - rentre saoul - fait régner l'ordre à coups de canne. Le rêve de Zinzin : avoir une chambre où il soit seul. « Popaul » : père disparu en 1943, deux mois après sa naissance. Mère remariée, habite Marseille. Il dit : « Elle a préféré son mari à moi, elle aurait pas dû me laisser comme ça ». Elevé à Paris par ses grands-parents. Voit sa mère deux fois par an. Très doué pour l'étude. A été au collège Chaptal jusqu'en troisième, mais le grand-père n'a pas pu continuer à payer. On l'a mis au travail. Les grands-parents l'enferment à double tour dans sa chambre pour l'empêcher d'aller avec les copains. « L'Eponge » : n'a jamais connu son père. En nourrice, à la campagne, jusqu'à l'âge de quatorze ans. Cinq nourrices. Sa mère venait le voir une fois par an. Il dit : « Je pleurais pendant huit jours quand elle repartait ». Mais il ne lui en veut pas, il l'adore : « Ce n'était pas sa faute, elle travaillait en usine, elle avait déjà tant de mal à payer les mois de nourrice, les mandats arrivaient toujours en retard. »

La vie de Lulu est un déchirement. Il n'a pas seize ans, il habite seul, dans un grenier. Le soir, après son travail - il est apprenti mécanicien - il retrouve les copains, qui lui tiennent lieu de parents. Vingt fois, de toutes ses forces, il a offert sa tendresse à sa mère, vingt fois on l'a repoussé. Je l'ai rencontré l'autre soir : il dinait debout devant la machine à sous, d'une baguette de pain sec, ceux de la bande n'étaient pas là. Lulu était trop seul pour faire un vrai repas.

De un à sept ans, il est élevé par sa marraine, en banlieue : ses parents habitent l'hôtel, ils n'ont pas de place. De sept à treize, Lulu va à l'école chez les frères, il est demi-pensionnaire et comme la marraine ne peut plus s'occuper de lui, sa mère lui installe un lit dans la chambre d'hôtel. Elle fait la cuisine sur un réchaud à alcool, ils vivent là à trois ; c'est très petit, mais pour Lulu, ce sont quatre années de bonheur : la vie de famille. A treize ans et demi, il est reçu au certificat d'études, 2^e de l'arrondissement. Son père meurt, un mois plus tard, d'une hémorragie interne.

Lulu entre dans une école commerciale. Il y reste deux mois. Un soir, il revient chez lui, il y a un homme dans la chambre, avec sa mère. Il a tombé la veste, il a desserré sa cravate. La mère rougit : « C'est mon directeur », dit-elle à l'enfant (elle est téléphoniste dans une usine). Lulu remarque tout de suite que le « Directeur » est venu avec une valise.

— Ce soir, dit la mère, tu couches chez ta tante. Allez, va.

« Elle n'a pas eu le courage de me dire la vérité » raconte-t-il.

ne veut pas, il décide de s'évader. « Lulu s'évade », la rumeur électrise l'orphelinat, cinquante orphelins retournent leurs poches et offrent au pionnier, « pour la route » quatre cent vingt-cinq francs. Pour lui encore, ils abandonnent aussi leu part de dessert et au moment même où Lulu saute le mur, ils déclenchent un chahut monstre afin de faciliter son évasion.

Coudes au corps, sans se retourner, souffle perdu, il court pendant quinze kilomètres à travers le bois de Meudon. A la Croix-de-Berny, il prend la direction de Rambouillet, bifurque plus loin vers Montlhéry, où il arrive à la nuit. Il grelotte de peur et reste vingt-quatre heures dans la forêt sans oser faire un pas. Chassé par la faim, il force la porte d'une baraque, trouve des œufs, qu'il gobe, de la crème et du sucre. 11 heures du soir : il rôde dans Montlhéry, il vole une mobylette, mais il ne sait pas la mettre en route. Il se contentera d'un vélo. Il roule toute la nuit : Etampes, Orléans. Une idée fixe : le Sud.

— Pourquoi le Sud ?
— Je voulais voir la mer, dit Lulu, je voulais partir, j'avais jamais vu la mer.

Il n'a pas vu la mer. Pas cette fois-là. On l'arrêta au-delà d'Orléans, à la Ferte-Saint-Aubin. Interrogatoire, coups de téléphone. Vingt-quatre heures plus tard, sa mère venait le chercher. Huit jours après — il avait quatorze ans et demi — il travaillait comme caviste chez un marchand de vins. En un an, il a fait dix métiers et sa mère l'a définitivement chassé il y a six mois. S'il n'avait pas rencontré la « bande », qui l'a adopté tout de suite, Lulu serait mort de chagrin et de solitude. La bande lui a donné presque tout ce qu'on lui a refusé : de l'aide, du secours, une fraternité et même de la tendresse. Lulu, aujourd'hui est un « blouson noir ».

LA SEMAINE PROCHAINE :

Que faudrait-il faire pour les tirer de la malédiction ?

Le gars était là tous les soirs et la tante, au bout de huit jours, elle pouvait plus me garder. Alors, ma mère m'a dit :

— Tu dois choisir : ou tu travailles ou tu vas à l'orphelinat.

Moi, l'orphelinat je savais pas ce que c'était et puis j'aimais l'école, j'ai opté pour l'orphelinat. Ma mère m'a conduit, c'était en décembre, le curé m'a montré mon lit, au dortoir, elle s'est mise à pleurer. Mais elle m'a laissé là, elle s'est « trissée ».

Les premiers jours sont atroces, Lulu ne s'habitue pas, il pleure toutes les nuits, il supplie sa mère de le reprendre. Mais elle écrit au Directeur pour l'avertir qu'elle ne pourra pas recevoir son fils pendant les vacances. Le petit reste enfermé jusqu'à Pâques, comme un vrai orphelin et comme un prisonnier, il barre les jours sur son calendrier. Pâques enfin : il se précipite chez sa mère, éperdu. Le « Directeur » est encore là, en bras de chemise, installé, royal :

— Je ne peux pas te garder, dit la maman, je dois m'en aller, tu vas repartir à l'orphelinat.

Chaque dimanche maintenant Lulu se fait volontairement punir pour ne pas retourner chez lui. Puisqu'on le chasse. Et une idée folle, qui tourne à l'obsession, se lève en lui : il va fuir très loin, il sera ce qu'on veut qu'il soit : un solitaire, sa mère ne le reverra plus jamais.

La première étape, pense-t-il, c'est de parvenir à se faire chasser de l'orphelinat. Pour cela, avec la complicité de quelques compagnons de misère Lulu se met à voler tout ce qu'il trouve :

— C'était mal, dit-il, car là-bas, la fraternité entre les gars, ça existe.

Il vole des livres, des souliers, des montres et même de l'argent. Mais c'est un minuscule larcin qui le fait prendre : un crayon « piqué » à un contremaître de l'atelier d'apprentissage. On le fouille : ses poches, son casier, son matelas, c'est la caverne d'Ali Baba. Succès total : Lulu est renvoyé.

Mais il comprend trop tard que c'est chez lui, chez sa mère qu'on va le reconduire. Il



CSABAY

C'est samedi et c'est le jour des filles. La bande trompe son ennui dans la tendresse bourrue, elle noie sa violence dans la mécanique des machines à sous. Certains tâtent d'un travail (plombier, couvreur) qui les occupera pendant quelques jours ou quelques semaines. Ils restent des inadaptés.



an-Jacques Delacroix

vous raconte et vous explique comment

vivent ces adolescents maudits

qui se sont confiés à lui

(Voir ELLE numéro 784)

Les Doux Noirs

Les bans du mariage de L'Eponge ont été publiés ce matin à la mairie du XVIII^e. L'Eponge rêve : toute la soirée, il a été absent, ailleurs. Je demande : « Et ta fiancée, tu n'es pas avec elle ? » Il répond sobrement : « Je l'ai plaquée ». La bande qui connaît déjà les raisons de la rupture, approuve, unanime : « Il a bien fait, hurle La Souffrance, les gonzesses faut les dresser. » L'Eponge, donc, ce matin, était très ému, si ému qu'après avoir signé sur le registre de la mairie, il n'a pu se retenir de lancer une plaisanterie, jugée de très mauvais goût par la fiancée : « Tu vois, a-t-il dit, devant l'adjoint au maire et la secrétaire de l'adjoint, la prochaine fois qu'on viendra signer ici, c'est que le gosse sera né ! » La fiancée, enceinte de trois mois, a rougi jusqu'aux yeux : « Tais-toi, t'es déplacé, tu me fais honte. » Elle a éclaté en sanglots. L'Eponge a pris à témoin la secrétaire : « Elle m'a connu tel que je suis, elle va pas faire de moi un gars tout neuf », il a arraché d'un carnet quatre tickets d'autobus et il a chassé sa future femme : « Tiens, rentre chez toi. C'est pas moi qui reviendrai le premier. »

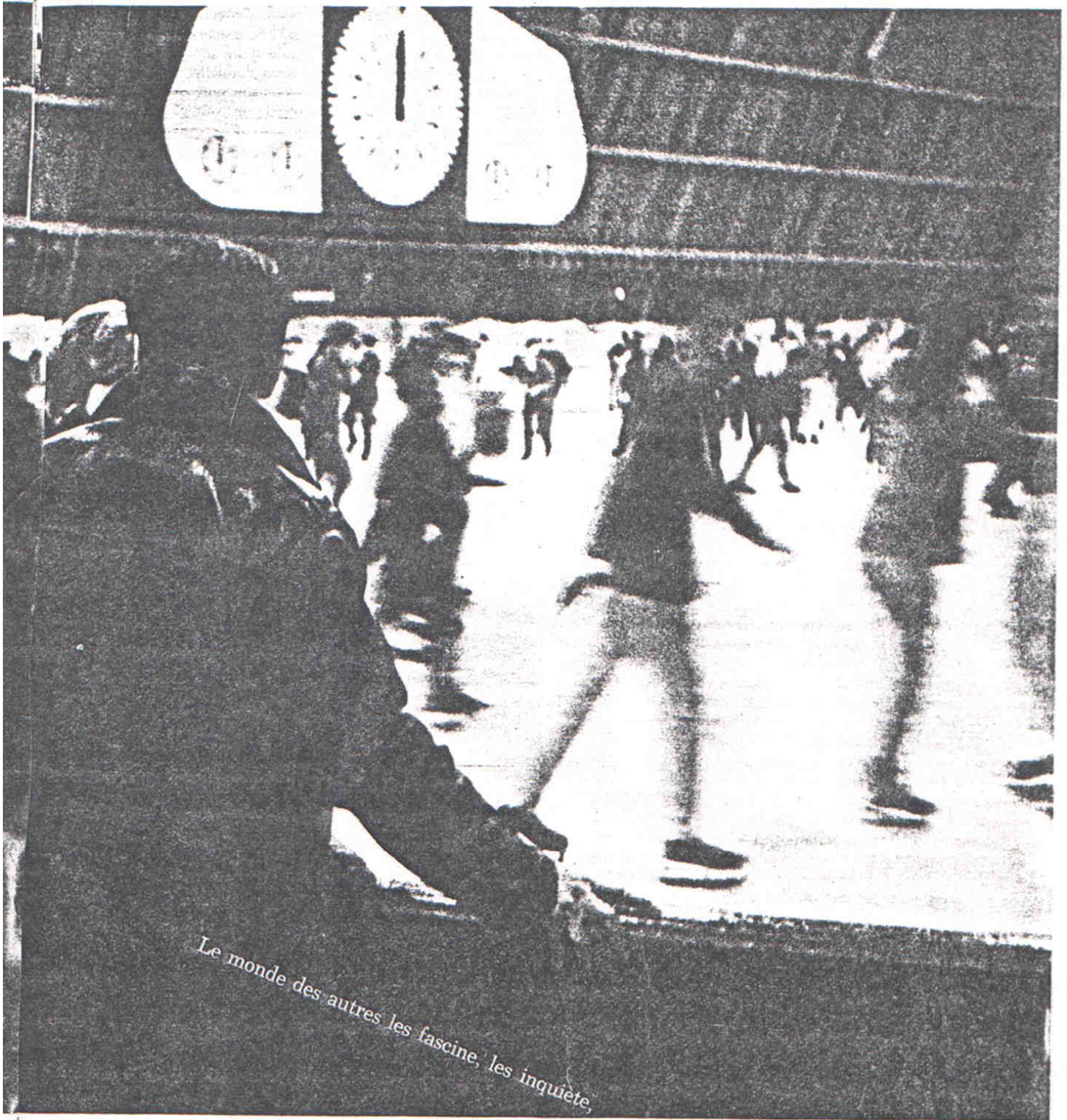
Ce mot le lie. Il imagine la peine de la fiancée, à qui ses parents n'adressent plus la parole depuis qu'un sale tour de la nature les a obligés à consentir au mariage ; il meurt d'envie — c'est évident — de courir la consoler, mais il ne bougera pas. C'est à elle de faire les premiers pas et, de toute façon, les lois de la bande sont rigoureuses : L'Eponge se perdrait d'honneur s'il cédait à son désir ; à toutes mes questions, il répond désormais sur un mode hypothétique : « Si elle revient, si le mariage a lieu, etc. »

La jeune fille, ce matin, se voulait respectable. Puisque L'Eponge régularisait la situation, les apparences étaient sauvées, le mariage serait un vrai mariage et depuis trois mois, elle se préoccupait de leur trouver un domicile, des meubles et même de leur préparer des noces véritables. L'Eponge, aventurier de dix-neuf ans, né de père inconnu, ex-détenu de la Centrale de Saintes, ne se souciait pas du tout des apparences, il se moquait de la respectabilité. L'essentiel pour lui était cette signature qu'il donnait, cet acte grave qui officialisait sa vie, qui lui conférait pour la première fois une dimension sociale. La fiancée — elle s'appelle Gilberte — n'a pas compris que la lourde plaisanterie de l'adolescent n'était qu'une façon de se libérer de son angoisse :

L'Eponge se délivrait d'une famille terrible en fondant lui-même une famille et de l'absence de père en assumant sans hésiter ses propres responsabilités ! Le vrai, le seul problème, était là et la conscience profonde, tout à fait lucide, qu'il a de son instabilité lui faisait mesurer à la fois le prix et le danger d'un pareil engagement : « J'ai peur, m'a-t-il dit, j'ai peur qu'on s'entende pas, pourtant, je voudrais bien être heureux avec elle car quand j'étais petit, j'ai jamais été heureux. »

Quelles sont leurs chances ? Il a dix-neuf ans et demi, elle en a vingt et un. Elle est dactylo chez un marchand





Le monde des autres les fascine, les inquiète,

les désespère, les rend fous.

JACQUES GUITTET

de charbon, il est électricien et c'est la première fois, grâce à Gilberte, qu'il tient six mois au même endroit. Auparavant, comme tous ses camarades, il changeait d'employeur tous les quinze jours, il lui arrivait de rester des semaines entières sans travailler, vivant de maigres vols ou crevant de faim. Dans un immeuble de Saint-Denis, classé « inhabitable », ils ont découvert un logement — une pièce, cuisine — qu'ils paient deux mille six cents francs par mois : L'Eponge a bouché les trous du plafond, Gilberte a posé les rideaux et sa mère à lui, a offert la chambre à coucher. Dans six mois, l'enfant naîtra.

Pour l'instant, L'Eponge est surtout préoccupé de ses futures relations avec la bande, des relations de la bande et de la fiancée. Elles sont exécrables. Gilberte a vu les copains une fois, elle trouve qu'ils n'ont pas de manières et que leur influence sur son fiancé est déplorable. Et il est bien vrai qu'ils l'ont entraîné en prison. Elle lui a fait jurer qu'il ne les reverrait plus. Il a juré, mais c'est un serment qu'il est incapable de tenir : « Je lui cache les copains, dit-il, c'est plus fort que moi, il faut que je les voie. Elle me donne à choisir entre la bande et elle. Je ne peux pas choisir, j'ai besoin des deux. »

Tous les adolescents connaissent cette contradiction : chez les blousons noirs, elle est poussée jusqu'à l'écartèlement. Les filles sont un problème, un sujet de préoccupation majeur, mais le blouson, qui a donné rendez-vous à un « canard » sur un quai de métro, se fait toujours accompagner par un copain. C'est avec le copain qu'il sort la fille, qu'il l'emmène au cinéma ou à la patinoire, c'est à lui qu'il parle, c'est lui qu'il consulte. La fille se tait et se laisse embrasser. Lorsqu'enfin vient le moment de rester seul avec elle, le départ du copain est ressenti comme un vrai déchirement. Il arrive souvent que les deux garçons, en un clignement d'yeux, décident d'abandonner la jeune fille sur un autre quai de métro. Ou bien même, lorsqu'ils l'aperçoivent à leur arrivée à travers les vitres du wagon, transie d'avoir trop attendu (dans ses rendez-vous avec les filles, le blouson noir n'a jamais moins d'une heure de retard) il leur arrive de brûler froidement la station, quitte à passer la soirée en quête d'autres filles.

Un des délits les plus fréquemment relevés contre les blousons noirs est le viol : ils violent une fille à plusieurs et se conduisent quelquefois comme de véritables brutes. A Paris, il y a quinze jours, quatre blousons se sont attaqués à une adolescente. Elle s'est évanouie. Pris de panique, ils imaginèrent de lui verser dans la bouche un grand verre de cognac pur, puis ils l'emmenèrent à l'hôpital où ils racontèrent qu'ils l'avaient découverte ivre-morte sur un trottoir.

A ma table, ce soir, cinq d'entre eux au moins sont en instance de comparution devant le Tribunal des Mineurs, avec une affaire de viol sur les bras. Il faut s'entendre : les cas graves sont exceptionnels. Généralement — ce sont les éducateurs et les juges eux-mêmes qui le disent — on se trouve en face d'affaires beaucoup moins sérieu-

ses : la fille est à demi ou totalement consentante et souvent elle grossit l'histoire pour se faire pardonner chez elle un retour à l'aube. Mais le fait est que les blousons noirs affrontent les filles en groupe.

Ce phénomène tient d'abord à la « rareté » des filles : celles qui acceptent d'entrer dans une bande ou de la côtoyer sont peu nombreuses. Le ceinturon, le blouson, le blue-jeans, le vice et le goût de la bagarre compensent mal le défaut de surface sociale d'un adolescent sans argent, souvent sans travail et sans domicile fixe. Pour séduire une fille et la garder, le blouson noir dispose de très peu d'armes : il n'a rien à offrir, en tout cas pas la sécurité. C'est pourquoi les filles — sauf lorsqu'elles ont le privilège d'avoir inspiré à l'un d'eux un amour sincère, ce qui les rend aussitôt taboues — sont généralement partagées, soit simultanément, soit en passant de l'un à l'autre, selon une chronologie de hasard.

Mais à ce partage des femmes ou, si l'on préfère, à ce refus du tête-à-tête solitaire, il y a une autre raison, qui tient à l'adolescence proprement dite. Qu'est-ce qu'une bande en effet sinon une communauté d'équipe ? Qu'ils boivent ensemble, qu'ils chahutent ensemble, qu'ils se groupent pour se battre ou pour chasser le « snob », les blousons noirs ont le sentiment obscur d'être réunis pour réaliser une fin commune, pour une action hiérarchisée qui solliciterait le concours de chacun. Je dis « sentiment obscur » car, hélas ! ce n'est pas vraiment d'une « action » qu'il s'agit : les beuveries et les batailles ne sont qu'un produit de remplacement et ils ont la nostalgie d'autre chose. Leur drame tient précisément à ce que la société ne leur offre aujourd'hui rien de valable à entreprendre.

L'équipe, avec ses lois, ses règles, son désintéressement, sa discipline, est un besoin profond de l'adolescence, un recours contre l'angoisse, contre la solitude, contre l'ennui : à un âge, qui est essentiellement celui de la jouissance et de la consommation — l'adolescent est par état dans la dépendance, il ne produit pas, il n'est pas encore intégré au cycle social — elle est le seul moyen dont il puisse disposer pour « faire » quelque chose, pour avoir une prise sur le monde. Ce n'est pas tout à fait une véritable action, c'est une action mimée, qui tient autant du jeu que du travail, mais cela même indique assez que la fraternité, la solidarité des adolescents entre eux n'est pas un leurre. Pourquoi se trahiraient-ils puisqu'aucun d'eux n'a encore songé à son avenir personnel, à sa place au soleil : le passage à l'âge adulte commence toujours au moins par une compromission et si les blousons noirs se partagent les filles, c'est aussi par générosité.

A défaut d'équipe, lorsqu'on ne leur propose rien de valable à entreprendre, les adolescents forment des bandes, mais il n'y a pas de vraie différence, le ressort est identique. Les blousons noirs s'agglutinent et traînent ensemble dans les rues ou les cafés en vertu de ce même besoin essentiel. Et qu'ils soient bourgeois, ouvriers ou étudiants, les adolescents redoutent tous le tête-à-tête avec la jeune fille. C'est qu'il s'agit là d'un tout autre type de communauté qu'on pourrait appeler, par opposition à

la communauté d'équipe, la communauté passionnelle. Dans le premier cas, on réalise une fin à plusieurs ; dans le second, on la vit, chacun pour soi. Un film est un même spectacle pour tous les spectateurs d'une salle de cinéma : pourtant chaque spectateur, dans son fauteuil, est séparé plus radicalement de tous les autres que s'il se trouvait matériellement à des milliers de kilomètres : chacun est renvoyé, confronté à sa solitude, à son silence. L'équipe, c'est le contraire : un membre de l'équipe se reconnaît dans tous les autres à travers cette action commune à laquelle tous concourent, il est jeté hors de lui-même.

C'est à partir de là qu'il faut comprendre l'angoisse qui saisit L'Eponge — il a dix-neuf ans — lorsqu'il pense aux futures soirées conjugales, la manie qu'ont les blousons de toujours se faire accompagner d'un ou de plusieurs copains à leurs rendez-vous de filles : tentative héroïque et sans espoir de l'adolescence pour réaliser la communauté d'équipe au sein même de la communauté passionnelle. On ne peut excuser les viols qui sont imparadonnables : il convient pourtant d'en saisir les raisons.

La bande, cette dégradation de l'équipe, n'est qu'un pis-aller. Mais où donc en vérité iraient-ils, que propose notre civilisation à ces adolescents ? Une communauté familiale ? Nous avons vu que dans neuf cas sur dix les liens de famille sont inexistantes ou radicalement détruits. Une communauté du travail ? Là aussi tout va mal : la plupart des éducateurs dénoncent le travail à la chaîne des grandes usines modernes comme un facteur d'instabilité et même de délinquance juvénile. Dépersonnalisé par ses tâches, par la répétition indéfinie des mêmes gestes, l'adolescent sans qualification professionnelle reste étranger à son travail, il n'éprouve pour l'établissement qui l'emploie aucun attachement particulier. Celui-ci ou un autre, quelle importance ? Le blouson noir se met en chômage sur une simple dispute avec un contremaître, sur un coup de cafard. Il tient dans l'oisiveté aussi longtemps qu'il le peut, puis il se fait embaucher ailleurs comme on va à l'abattoir. Incapables de se reconnaître et de donner un sens à leur vie dans une entreprise, quoi d'étonnant à ce qu'ils se réfugient dans le rêve, dans les mythes ? L'opium — pourrait même interpréter leur culte agressif de la virilité, leur goût de l'uniforme (blousons, bottes, blue-jeans) comme une tentative impossible pour récupérer, dans l'inimaginable, une prise sur le monde que toute la réalité de leur vie leur dénie. Car — on l'oublie trop — ces petits bagarreurs à chaînes de vélo sont des travailleurs : c'est après une longue journée d'atelier ou d'usine qu'ils commencent leur nouvelle existence.

Leurs aînés — et cela aussi est significatif — faisaient de la politique. Exploités, ils projetaient de se libérer de leur exploitation en changeant le monde : ils étaient révolutionnaires. Le blouson noir se moque de la politique. On pourrait même dire, sans paradoxe, qu'il est conservateur : il a l'amour de l'ordre. Sa haine ne va qu'à la police et aux « snobs », il ne songe pas une minute à s'at-

taquer aux causes profondes de sa misère. C'est que la politique — et surtout la politique révolutionnaire — est une entreprise concertée, à longue échéance, qui suppose du temps, de la réflexion et l'univers infini des médiations. Les blousons noirs n'ont pas cette longue patience, leur violence est myope, ils veulent tout, tout de suite, l'avenir pour eux a moins de réalité que l'instant.

Mais c'est que précisément ils n'ont plus d'avenir. Ou plutôt — parce que le monde a profondément changé — l'avenir a cessé aujourd'hui pour la jeunesse d'être une dimension du temps. Les pères, en s'inscrivant à un parti révolutionnaire, en choisissant de militer des années entières, croyaient à la réussite de leur projet. La Révolution n'a pas eu lieu, on l'a repoussée aux calendes : les papas n'y croient plus guère maintenant, mais ils ont encore des habitudes ; les blousons noirs de vingt ans, nés de la guerre, n'ont pas eu le temps de les acquérir : le changement de l'ordre social n'est plus pour eux qu'une très ancienne histoire et aucun idéal de remplacement ne leur a été offert.

Il y a eu aussi la guerre froide, la menace d'anéantissement général. Quel peut être l'avenir personnel d'un jeune homme si la destruction atomique est imminente ? Ce siècle est en question et le futur de la race humaine est problématique. Alors pourquoi construire ?

Les blousons noirs refusent le temps. Et la civilisation semble bien leur donner raison en leur proposant des objets, des machines qui, tous, visent à abolir le temps et l'espace. Vespas, voitures, avions, télévision, spoutniks, ils sont plongés dès l'enfance dans un univers de consommation immédiate, qui réduit au minimum la distance entre le désir et son objet. Pourtant, la contradiction subsiste entière et déchirante : s'il faut des années de travail abrutissant pour acquérir par exemple une voiture de sport — ils en rêvent tous — où est le bénéfice ? La présence d'une Jaguar au bord d'un trottoir — à leur portée et parfaitement hors d'atteinte — c'est le supplice de Tantale. En n'attendant pas, c'est-à-dire en accaparant tout de suite — par le vol ou par l'emprunt — une machine faite précisément pour satisfaire tout de suite n'importe quel caprice, ce sont eux, les blousons noirs, qui sont tragiquement logiques avec ce monde.

Dans les rues, les squares, les cafés, il y a des éducateurs bénévoles qui tentent de régler ou de prévenir les conflits de ces adolescents avec les tribunaux, avec la Justice. Ils sont parfaitement dévoués et ils font ce qu'ils peuvent : ils trouvent du travail, un toit, ils donnent un peu d'argent lorsqu'ils en ont. Ils ouvrent quelquefois un « foyer », un « club », où l'on s'adonne à des « activités éducatives ».

C'est très bien. Cela n'est rien : une goutte d'eau dans la mer. Mais c'est dans ce sens qu'est la solution du drame des blousons noirs. Et c'est par là qu'il faut agir rapidement. Car le monde est en crise : des spoutniks tournent autour de la terre à 28.000 kilomètres à l'heure et dans les rues des métropoles, des adolescents désespérés se battent contre les fantômes.

J.-J. D.